



Regards sur le Lycée à la fin du XIX^e siècle

Jean-Luc Vanola, Professeur de Mathématiques au lycée Raymond Poincaré depuis 1993

Le livre de Louis Bertrand de l'Académie Française : *Une Destinée – La Nouvelle éducation sentimentale* constitue une mine appréciable pour la vie au Lycée à la fin du XIX^e siècle. Certes, cet ouvrage reste le témoignage partiel d'un jeune lycéen coupé de sa famille et plongé dans l'univers « cloîtré » de l'internat.

Le 30 mai 1926, Louis Bertrand a prononcé un discours lors du banquet servi à l'issue de l'Assemblée Générale des Anciens Elèves en présence de Raymond Poincaré. Il y évoque ses cinq années au Lycée, « monstre terrible à (ses) yeux d'enfants » et regrette : « en ces longues années d'adolescence, je n'ai pas vu votre ville ». L'âge adulte lui donne l'occasion de combler cette lacune : « Depuis quelques années, je prends l'habitude de m'arrêter ici, en allant à Nancy, ou à Strasbourg et ainsi, petit à petit, morceau par morceau, je commence à m'initier aux beautés de Bar. Mais, chaque fois, une pluie cruelle et intarissable me chasse de vos rues et de vos bois. ... ».

Vie du Lycée

L'arrivée du jeune Louis commence par un accueil à la gare de Bar-le-Duc sous une pluie fine qu'on connaît trop souvent en Lorraine. La trentaine d'élèves prise

en charge par un « pion » se rend alors à pied en rangs jusqu'au Lycée en traînant une valise. L'arrivée au lycée se fait par un « petit square, relief d'un petit pâquis ». Le lycée est à l'état neuf car sa construction date d'une vingtaine d'années. Les jeunes lycéens sont conduits au dortoir, lieu austère avec des « murs blanchis à la chaux », des « fenêtres sans rideaux », où les attend un lit des plus spartiates. Le réveil est à cinq heures et demie du matin au son du tambour. Il est suivi d'un passage au lavabo : l'eau est rare. « On se disputait le mince filet d'eau distribué par les robinets minuscules. On humectait légèrement le coin de sa serviette, qu'on se passait en hâte sur le bout du nez. Pour peu qu'on fût en retard, la fontaine était tarie : on ne se lavait point, ce jour-là !... Cette toilette sommaire est complétée par un bain de pieds tous les huit jours et un grand bain une fois par mois. Il faut alors se rendre dans des bains publics, toujours en rang, par deux. Les déplorables conditions d'hygiène ont durablement marqué le jeune Louis.

La deuxième année d'étude se distingue par un hiver rigoureux. « Cet hiver 79-80 fut terrible. Les rivières et même les fleuves étaient gelés. On patinait sur l'Ornain, comme sur la Seine [...] Le matin, je me réveillais au milieu d'un semis de givre qui s'était déposé sur mon oreiller ». La température en salle d'études tombe à 10 ou 15 degrés en dessous de zéro, ce qui provoque engelures et autres désagréments de santé.

Les repas sont constitués de mets peu coûteux comme de la soupe, des lentilles, des macaronis. Le jeune Louis, de nature délicate, en ressortira amaigri. Il est possible de compléter l'ordinaire en faisant appel aux camarades externes ou au concierge. Ce dernier, à chaque récréation, s'installe au milieu de la cour, avec une manne garnie de gâteaux et de sucreries. Le jeune Louis nanti d'« un sou par jour, comme les soldats » ne peut que regarder les élèves riches.

La cour est un lieu privilégié pour les lycéens. C'est là que se nouent et se développent des amitiés, des groupes par affinité, des conversations, mais aussi des bizutages, des oppositions et des bagarres.

Une grille la partage en son milieu. A son arrivée, Louis est cantonné à la cour des moyens. « Le lieu, en lui-même, est ingrat : à droite, un mur ; à gauche les grandes surfaces nues de la chapelle et de la salle de gymnastique. Dans le fond, un préau trop étroit qui s'adosse au remblai du chemin de fer, et fermant la perspective, la limitant comme une autre muraille presque abrupte, la côte de Behonne qui, à cette époque, était tout en vignes ».

Pour les élèves internes qui ne retournent pas dans leur famille, reste éventuellement la consolation d'une sortie tous les quinze jours chez un correspondant en ville. Le lycéen est alors appelé au parloir, où l'attend son correspondant pour l'emmener déjeuner en costume, képi et gants.

Autour des cours

Le jeune Louis emploie le terme « d'Université » à l'égard du Lycée. On oublie trop actuellement que le Baccalauréat est toujours le premier garde universitaire auquel accèdent nos élèves.

L'administration du Lycée apparaît naturellement au cours de cet ouvrage. Le proviseur, « avec son haut-de-forme en bataille et ses favoris en nageoire [...] s'abîmait dans la paperasse administrative, avec des à-coups, des velléités d'indépendance qui avaient dû nuire à sa carrière. [...] Il planait au-dessus de nous, ne daignait pas descendre de ce qu'il appelait son olympe, se bornant, quand il était de bonne humeur à nous tapoter les joues du bout du doigt, en disant : « Tatatata ! ». « Quant au censeur, c'était le règlement fait homme. [...] Quand nous nous plaignions à lui d'une punition injuste, il nous éconduisait à l'aide du dilemme suivant : - De deux choses l'une : ou vous avez causé, ou vous n'avez pas causé !. Si vous n'avez pas causé... mais vous avez causé ! Alors, de quoi vous plaignez-vous ? ».

Dans cette période, le lycée accueille des classes préparatoires aux grandes écoles. « Et, autour de moi, dans la cour des grands, chacun songeait à sa « position ». Tout le monde se destinait à une école ou à une administration. De quel ton respectueux mes camarades Baratte et Ceccaldi parlaient de l'X, de la Taupe et du Bahut ! Dès la fin de juin, la grande cour fut en proie à la fièvre trépidante des examens : Polytechnique, Saint-Cyr, Normale supérieure. École Navale, École forestière, bachots de tous degrés et de toute catégorie, concours généraux ».

La visite des inspecteurs généraux est vécue comme un événement au lycée. « Le proviseur Bergerot, plus agité que jamais, parcourait les couloirs et les salles d'étude, le haut-de-forme penché sur l'oreille comme une tour de Pise. [...] Un beau matin, la porte de notre classe fut poussée violemment : un garçon parut, brandissant à bout de bras une petite table couverte d'un tapis vert, la table officielle, que nous appelions irrévérencieusement « la table à poux », puis trois chaises autour, l'une pour l'inspecteur général, l'autre pour l'inspecteur d'Académie, la troisième pour le proviseur. [...] Quelques instants après, la porte se rouvrit, et nous vîmes s'avancer un petit vieillard au teint frais et à la barbe neigeuse, l'air d'une souris blanche ».

Les élèves ayant réussi un travail écrit avaient le privilège de l'écrire dans le cahier d'honneur. « Ce cahier d'honneur ! C'était un gros volume relié en maroquin et doré sur tranche, que l'on conservait, comme une arche sainte, dans le cabinet du proviseur. Un garçon vous l'apportait en étude, d'un air pénétré et respectueux. Coup de théâtre ! véritable événement ! Et là, sous les yeux envieux ou narquois des camarades, on recopiait sa prose, d'une main que l'émotion faisait trembler... ».

Professeurs

Les professeurs font également l'objet de descriptions pour leurs tenues, leur attitude en cours, leurs manies. Ainsi, le vieux Riquet « était un bourgeois honorable, et comme on disait, « bien posé », possédant à la Ville haute (qu'il appelait doctement « l'Acropole ») une fort curieuse maison bâtie sur les anciens remparts et d'où l'on dominait tout le reste de la ville et les coteaux avoisinants. [...] Je le voyais taillant ses rosiers, émondant ses vignes. Car il était aussi vigneron et pressait lui-même son vin, un vin fameux, dont il était fier et dont il ne parlait qu'avec des mines gourmandes... ».

Monsieur Brun « était très jeune, en effet : vingt-trois ou vingt-quatre ans au plus, et, s'il n'arrivait pas précisément de Paris, il était mis à la dernière mode de ce temps-là : pantalon à bande et à pied d'éléphant, lavallière à pois, faux col très évasé, dont les pointes lui montaient jusqu'aux oreilles, coiffure à la chien, enfin - suprême élégance -, un pardessus à col de fourrure. Ce muscadin nous éblouit. Comme tenue, comme ton, comme allure, il nous changeait tellement du vieux Riquet ! ». « Il avait, dans sa personne et dans ses manières, quelque chose de dégagé, de libre et d'un peu frondeur qui nous le faisait chérir et qui le rapprochait de nous. Surtout, il était jeune ».

Une personnalité émerge plus particulièrement. Il s'agit de Pol Marchal, lui-même ancien élève du Lycée. « Il avait, en 1867, remporté le prix d'honneur de rhétorique, prix de discours latin, au Concours général. Ainsi, une année, il avait été le premier rhétoricien de France. Sa photographie ornait les murs du parloir, à côté d'une inscription en lettres d'or, qui commémorait ce triomphe : « Prix de l'Empereur ! » Quel éblouissement pour moi, quand je contemplais ce trophée ! Et nous savions que ce lauréat littéraire était aussi un scientifique des plus brillants. Il avait été reçu dans un bon rang à Polytechnique. Mais, mécontent de ne pas figurer dans les tout premiers, il s'était rejeté sur les lettres. Reçu finalement à Normale, il en était sorti avec le titre d'agrégé de grammaire. Sa mémoire passait pour prodigieuse ».

Fils de professeur, il est revenu dans son Lycée de province. Ses titres universitaires auraient dû lui assurer une position de notable dans sa ville natale. Mais comme il passe pour clérical, la franc-maçonnerie de Bar-le-Duc le cantonne à ses fonctions de professeur.

Avec les « pions », les professeurs n'hésitent pas à infliger des punitions : « Je dus quitter mon banc. D'un geste olympien, il me désigna la première marche de sa chaire : c'était là que j'étais condamné à m'asseoir ! [...] j'échouais au banc de pénitence ! ».

Le Lycée et son époque

La défaite de 1870 suivie de l'occupation de l'Alsace-Lorraine apparaît sous différentes formes dans le livre. Et tout d'abord, par l'instauration d'un exercice militaire. « Désormais, comme tous les autres lycées et collèges de France, nous allions former un bataillon scolaire avec ses compagnies et ses escouades. Nous aurions de vrais fusils et de vraies baïonnettes comme les soldats. Enfin nous aurions une fanfare, dirigée par le chef de la musique municipale, avec tambours, triangles, trombones et cornets à piston... ». Ces bataillons reçoivent même la visite de militaires, et même celle d'un général chargé de les inspecter. « Et puis derrière ces militaires sans prestige, la cohue des exploités et des profiteurs : des bourgeois avides de se pousser, qui jouaient alors de la Revanche, comme ils ont joué plus tard du pacifisme. Et, autour d'eux, leur clientèle, une clique basement populaire, dont les instincts et les appétits mal déguisés me répugnaient ».

Le patriotisme est constant chez ce jeune élève issu de Briey. Ses écrits sont sans ambages : « Et puis je me disais qu'un jour ou l'autre il faudrait se battre contre les Allemands : cela nous apparaissait alors comme une chose fatale, nécessaire, indiscutable et d'ailleurs, prochaine, sinon imminente. J'y étais résigné comme tous ceux de ma génération ».

Avec le temps, la ferveur s'est parfois émoussée : « Le patriotisme lui-même, - dont on avait tant abusé pendant toute la période précédente -, le patriotisme était en baisse. On nous astreignait toujours à l'exercice militaire, mais on plaisantait sur l'Alsace et la Lorraine. Comme j'avais glissé, dans un de mes devoirs, un couplet sur les chères provinces, mon professeur, homme excellent, crut devoir sourire :

Ah ! encore la cantilène patriotique ! ».

Les événements liés à la vie politique du pays font parfois irruption au Lycée. Ainsi, un portrait de Jules Grévy qui vient d'être élu président de la République passe



de banc en banc. Une autre fois, un inspecteur général visite un professeur. « Il tenait d'une main un journal et, de l'autre, un bouquet de violettes. Le visage décomposé, comme bouleversé par un trouble intérieur, il s'arrêta au milieu de la salle et, à la stupéfaction de tous, il prononça ces paroles :

- Messieurs, le prince impérial est mort !

Et, d'une voix tout à coup brisée par un sanglot :

- C'était mon élève !

Là-dessus, il fondit en larmes et il porta à ses lèvres le petit bouquet de violettes ».

Le Lycée et la religion

La religion catholique est présente au lycée. Dans la vie quotidienne, le souper est précédé de la lecture collective d'une prière annoncée par un roulement de tambour. Le dimanche, la grand'messe a lieu à la chapelle du lycée en présence de maître d'études. L'infirmier est tenue par des religieuses. L'aumônier du lycée assure des cours d'instruction religieuse pendant une demi-heure par semaine. Cependant l'anticléricisme propre à l'époque s'infiltré au Lycée. Un tract circule : *La lanterne du Boquillon*. On y retrouve les excès de ce type d'écrit : « c'étaient en style de troupié, avec une orthographe à l'avenant, quelquefois fort pittoresque, de basses et haineuses diatribes contre les curés, dénommés les *Vobiscomes*, et les bonapartistes ou les conservateurs, qui devenaient les « bonatrapistes » : « on juge par là du ton de ce factum, où l'obscénité se mêlait à la scatologie la plus grossière ». Officiellement interdit, il circule largement d'autant plus que les élèves voient les « pions étaler sur leur pupitre cet affreux papier et s'en délecter ». L'année 1882 a marqué le jeune Louis avec l'organisation de campagnes de presse, conférences et manifestations publiques anticléricales. L'administration du lycée paraît ne s'en tenir qu'aux activités réglementaires liées à la religion.

Origine sociologique des élèves

La population lycéenne comporte des fils de « petits propriétaires ou boutiquiers campagnards » qui suivent, pour la plupart, « l'enseignement spécial ». Les « classiques » n'ont que mépris pour ces « espèces démunies de latin ». Le « clan des riches » est constitué de fils de marchands de bois, de vins, d'industriels, filateurs, corsetiers, brasseurs Meusiens et Haut-Marnais. Le « clan des Juifs » est lié au monde agricole : ce sont des fils de marchands de chevaux, de gains ou de biens. On trouve également le « clan des Parisiens, pauvre et dénué d'éclat » : il se composait uniquement de boursiers et de fils de petits fonctionnaires, que la proximité relative de la ville et la modicité invraisemblable de la pension (je crois me souvenir qu'elle ne dépassait pas trois cent quatre-vingt-quatorze francs par an) avaient décidés à mettre leurs enfants au lycée de Bar-le-Duc ».